

BOHÉMIENNES

CHANSON

Pour vous toutes, vives compagnes,
Tziganes des monts, zingaras,
Que vous arriviez des campagnes,
Du Nord, d'Égypte et des Sierras,
Votre patrie est la Bohême
A l'aube immense, au ciel de feu,
Où votre cœur, ce grand poème,
Prend son essor au pays bleu !

Chantez ! riez, gitanes frêles !
La gaité passe, épiez-la ;
Jetez vos âmes sur ses ailes !
Pourquoi cherchez-vous au-delà ?....

Dancez, joyeuses orphelines !
Chantez vos sauvages refrains
Aux murmures des mandolines,
Aux sous grêles des tambourins !
Votre pied nerveux, frappant l'herbe,
Marque les fréquents allegros,
Fuit, tourbillonne et groupe en gerbe
Valse, ballets ou boléros !

Vous marchez à travers la vie
Sans prévoir le froid lendemain,
Ayant, libres de toutes envies,
Pour domaine le grand chemin ;
Une brise plie et relève
Vos esprits en leur floraison
Pleins de la frémissante sève
Qui parle d'un autre horizon.

Vous êtes sœurs de vos errantes,
Semblables sont tous vos destins,
O jeunes filles ! ignorantes
De l'énigme des jours lointains !
Comme elles, si le vent d'aurore
Vous froisse, il vous fait rajeunir,
Plus ardentes à croire encore
Vos rêves d'or sur l'avenir !

Chantez, riez, gitanes frêles !
La gaité passe, épiez-la,
Jetez vos âmes sur ses ailes !
Pourquoi cherchez-vous au-delà ?....

Paris, 1893.

AMITIÉ DE FEMME

A DENIS RUTHBAN



H ! les hommes, les hommes !!!
Fiez-vous donc à eux ! Fiez-vous
donc à ce qu'ils disent ! Fiez-vous
donc à ce qu'ils pensent ! Ils professent
la plus grande indifférence pour
une chose, et, l'instant d'après
ils ont pour cette chose un
véritable culte, ils en par-

lent avec le plus grand enthousiasme.

Voilà que Denis Ruthban, après avoir traité de caprice et de fantaisie l'amitié de la femme, élève maintenant cette amitié à des hauteurs.... ah ! des hauteurs, auxquelles jamais un *brin d'herbe* n'aurait cru pouvoir atteindre.

Les méchants coups de plume de Denis Ruthban se sont transformés en véritables coups d'aile qui nous ont emportés en plein azur, dans des rayons d'éblouissante lumière.

O amitié de femme ! étoile radieuse, parfum délicieux, douce harmonie des âmes, espoir et joie de la vie, qui donc a dit que tu n'étais rien ?... Mais, au contraire, tu es tout ! Tu illumines les jours sombres, tu fais trouver les larmes moins amères, tu es le baume qui calme les souffrances, tu es le chant qui berce et endort les douleurs, tu es, enfin, le charme de l'existence.

Eh bien ! Denis Ruthban, je vous félicite, mon ami ; cette fois vous avez raison et je suis complètement de votre avis. Vous comprenez qu'il est infiniment plus agréable d'être toutes ces belles choses que de n'être rien du tout.

Il faut avouer que vous avez une façon charmante d'admettre vos torts, et vous mettez à les

réparer tant de bonne grâce, d'esprit et de générosité que vraiment il serait difficile de ne pas vous tendre la main, en signe de paix et de réconciliation. Je suis sûr que pas un seul cœur de femme ne vous gardera rancune.

Pour ma part, je suis très contente, très satisfaite de vous. Si votre plume est quelquefois piquante, elle a aussi, quand elle le veut, des douceurs infinies.... des mots qui sont de véritables caresses.... et, une caresse après une égratignure, cela vous a un charme !

Dans un moment de colère, Denis Ruthban, j'ai dit que jamais plus je ne lirais avec plaisir quelque chose signé de votre nom.... Ce n'est pas vrai du tout, vous savez ; votre dernier article a fait mes délices !

Il y a peut-être des gens qui vont trouver que je change d'idée un peu vite, moi aussi.... Mais, le moyen de ne pas lire avec plaisir les jolies choses que vous avez écrites et que vous avez pensées cette fois, j'en suis sûre—votre plume a un petit ton sincère qu'elle n'avait pas il y a quelques semaines—je me doutais bien qu'il y avait plus de malice que de vérité dans ce que vous avez dit alors sur nos amitiés, et j'imaginai bien que vous finiriez par reconnaître et abandonner vos erreurs.

Voyez-vous, il n'y a rien comme la sincérité. Je veux bien croire qu'il y a parfois du plaisir à dire des méchancetés. Une fine malice, une spirituelle raillerie peuvent, sans doute, procurer d'agréables jouissances.... mais cela vous exposera à des ennuis, à des rétractations, à des réparations qui parfois coûtent un peu.... Il est vrai que quand on s'en tire comme vous, on peut bien se permettre de ne pas toujours penser ce que l'on dit... Savez-vous, monsieur, qu'il serait presque à souhaiter que vous eussiez souvent tort.

Vous me dites de si aimables choses que je ne sais trop comment vous en remercier. Un *brin d'herbe*, vous comprenez, ça n'est pas habitué aux compliments. Aussi, je vous avoue que les vôtres m'embarrassent un peu, je ne sais pas où les mettre. Un *brin d'herbe*.... mais ça n'a pas n'a pas d'autre mérite que de pousser partout et malgré tout. Le vent, la pluie, le soleil, l'ombre, la tempête, tout cela, ce n'est rien pour un *brin d'herbe*.... mais un compliment, une louange, ne pensez-vous pas que c'est un bagage un peu lourd pour une plante aussi frêle ?

Cependant, il faut bien que je l'avoue, je suis fière de mon succès. Pensez donc ! vous m'avez dit que j'avais contribué un peu à votre conversion. Voilà de quoi me remplir d'orgueil pour le reste de mes jours.... car, si *brin d'herbe* que je suis, pareille victoire ne peut pas me laisser indifférente.

Puisque vous voulez bien croire que mon amitié vaut quelque chose, je vous l'offre de tout cœur. Vous êtes un ennemi loyal, un adversaire charmant.... quel incomparable ami vous devez faire !

Je vous sais gré de m'avoir dit de quoi se compose la haine d'un homme : "D'un peu d'orgueil, comme l'amour de beaucoup de gens." Donc, l'amour de beaucoup de gens ne vaut guère mieux que la haine de certains hommes.... Eh bien ! ça se peut ! je crois même que c'est très vrai. Aussi, ce terrible orgueil, il se glisse partout. Croiriez-vous qu'il y en a même dans le pacte d'amitié que je vous propose.

Un *brin d'herbe* ami de Denis Ruthban ! pensez donc ! Dès que cette nouvelle-là va courir les champs, vous allez voir un frisson d'orgueil secouer tous les brins d'herbe.

Merci, et merci encore ! Je vais maintenant regagner mon humble petit coin. Je ne regrette pas d'être intervenue pour défendre l'amitié de la femme : le succès a dépassé mes espérances.

Je n'oublierai jamais les belles et douces choses que représente pour vous cette amitié. Je les entendrai, ces choses, dans le murmure du vent qui me berce, dans les doux mots que se chantent les oiseaux. Je les verrai dans la goutte de rosée qui tombe pour rafraîchir une fleur, dans le chaud rayon qui l'enveloppe de sa lumière. Je les verrai, le soir, dans la douce étoile qui tendrement veille là-haut quand je m'endors.

BRIN D'HERBE.

UNE EMEUTE A PARIS

(Voir gravure)

Nos lecteurs savent quel a été le point de départ de l'agitation sanglante qui vient de transformer tout un quartier de Paris en un véritable champ de bataille, mettant aux prises la force armée avec les étudiants, renforcés bientôt, malgré eux, de tous les éléments révolutionnaires que compte la capitale.

Le monôme qui a eu lieu le 1er juillet, au quartier latin, pour protester contre la condamnation des organisateurs du bal des Quat'Z'Arts, a occasionné la mort d'un jeune homme, M. Nuger, qui, au cours de la bagarre sur la terrasse de la brasserie d'Harcourt entre les étudiants et les agents de 4e brigade centrale, fut frappé à la tempe.

C'est le mardi que se sont produits les événements les plus graves et les bagarres les plus sanglantes. On sait que le cadavre de l'infortuné Nuger avait été transporté, aux fins d'autopsie, à l'hôpital de la Charité. La veille déjà, on avait annoncé que le corps de Nuger allait être expédié clandestinement à Clermont Ferrand. Une délégation d'étudiants et de manifestants s'était rendue alors à l'hôpital de la Charité, et avait obtenu du directeur, M. Gillet, de défilé devant le cercueil, sur lequel bientôt bouquets et immortelles s'amoncélèrent.

Le lendemain, le même bruit ayant couru, une nouvelle délégation se rend auprès de M. Gillet, et une foule énorme se presse aux abords de l'hôpital. Les agents du quartier ont quelque peine à maintenir l'ordre.

Mais bientôt un cri s'élève : "La garde ! la garde !" En effet, on aperçoit un peloton de gardes municipaux. Les étudiants qui forment un demi-cercle devant la grille, et qui s'unissent les uns aux autres en maintenant à deux mains leurs cannes jointes bouts à bouts, veulent s'opposer à l'arrivée des gardes. Mais à leur tête, le maréchal des logis chef va toujours, de sa main gantée de blanc, il fait signe à la foule de se retirer. Les agents prêtent main forte aux municipaux et parviennent à dégager quelque peu les abords de l'hôpital.

Les étudiants gagnent alors le boulevard Saint-Michel, après avoir laissé cinq des leurs pour veiller sur le corps de leur camarade, et il ne reste plus guère en place que des badauds, des femmes et des enfants de quinze à dix-sept ans ; sur les grilles de l'hôpital sont juchées plus de cent cinquante personnes qui attendent toujours, du haut de leur poste d'observation, qu'un événement vienne les distraire. A cinq heures, les agents du 6e arrondissement font descendre les curieux des grilles, et c'est alors qu'on voit arriver, au pas gymnastique, les coudes au corps, les agents de la 4e brigade centrale qui, commandés par un officier de paix, font place nette et déblaient les rues Jacob, des Saints-Pères et de l'Université. Ils sont une centaine environ et chargent la foule, quelques-uns le sabre au poing.

La panique est à son comble et les fuyards cherchent à s'abriter qui dans un magasin, qui dans l'embrasure d'une porte cochère. Une charge de cavalerie faite par un peloton de gardes municipaux qui viennent, bride abattue, par la rue de l'Université, déblaie complètement les abords de l'hôpital dont le sol est jonché de débris de toutes sortes : cannes, chapeaux, casquettes, ainsi que de nombreux projectiles jetés aux agents par les infirmiers et les personnes de l'hôpital.

Nous avons dit que de tristes scènes de désordres s'étaient produites ; c'est dans la nuit du mardi au mercredi qu'il en a été le plus constaté. Alors que, dans la journée, des tramways, arrêtés par des manifestants, étaient enlevés de leurs rails, renversés et placés en guise de barricades aux entrées des rues Saint-Benoit, de Seine, de Furstemberg, de Rennes, de l'Echaudé et du carrefour Buci, les kiosques du voisinage étaient saccagés et incendiés.

Devant la Faculté de Médecine, en face même de la statue de Broca, des mains criminelles mettent le feu à l'omnibus Plaisance-Hôtel-de-Ville, couché sur le flanc ; mais la police accourt. Des agents chargent les manifestants et les font recu